Vengeance

Kawkab al-Charq, 31 juillet 1933

Les Unionistes étaient ivres de cette victoire éclatante qu'ils avaient remportée, lorsqu'ils fêtèrent le ministre des Traditions le jeudi soir: ils burent du thé et en servirent, ils écoutèrent des discours et en prononcèrent à leur tour; ainsi digérèrent-ils ce qu'ils avaient bu et mangé, tout en continuant à ruminer ce qu'ils avaient entendu et dit—avalant une partie avec peine, tandis que le reste s'attardait dans leur poitrine et leur gorge, refusant de passer.

Les Populistes, de leur côté, étaient piqués par cette victoire remportée par le parti rival; ils ne pouvaient ni l'accepter, ni la digérer, ni fermer les yeux sur elle. Ils se mirent donc à préparer une fête pour répondre à la fête, un repas meilleur que le repas, une boisson meilleure que la boisson. Eux aussi préparèrent de longs discours, que devaient prononcer le ministre et ses partisans. Parole pour parole, festin pour festin. Une nuit à San Stefano répondant à un jour à Windsor. Le cercle du ministère comptait déjà la victoire qu'il avait remportée sur les bureaux du Daily Telegraph et sur ces blancs-becs « dont on a ri de la barbe », comme l'avait dit le ministre des Traditions; et il comptait aussi la victoire qu'il remporterait encore sur ces opposants « dont les passions et les intérêts particuliers ont aveuglé le discernement », comme l'avait dit le ministre de l'Agriculture. Et pendant tout ce temps, le sang des Égyptiens coulait, teignant la terre d'Égypte, et les âmes des Égyptiens s'éteignaient, montant vers le ciel. Et ce furent des mains égyptiennes qui versèrent le sang égyptien et éteignirent les âmes égyptiennes. La fureur et la rage d'un groupe d'Égyptiens avaient atteint leur paroxysme. Les démons du péché et du crime s'étaient tellement emparés du cœur d'un groupe d'Égyptiens que leur cœur ne ressentait plus rien, que leur esprit ne pensait plus, et que leurs mains tiraient des coups de feu, maniaient l'épée, plongeaient des poignards dans les poitrines, abattaient des bâtons pour fracasser des têtes, et répandaient le sang des musulmans sur l'une des maisons de Dieu.

Cela se produisit un vendredi, juste après la prière, alors que les gens quittaient ce lieu duquel les âmes doivent sortir pures de toute souillure, lavées de tout péché. Tout cela se produisit un vendredi, et cela ne dura ni une minute ni deux minutes, ni un instant ni quelques instants,

mais se prolongea pendant un temps qui ne fut pas court—au cours duquel des choses sacrées furent violées et un petit enfant fut tué dans les bras mêmes de sa mère qui le portait.

Tout cela se produisit, et pourtant cela ne se produisit ni soudainement ni par hasard; cela survint après que des préliminaires eurent été posés, après que les moyens en eurent été préparés, et après que des guetteurs eurent été postés dans l'attente. On peut dire que la vendetta entre les deux parties était ancienne; on peut dire qu'une querelle avait éclaté entre des individus des deux camps, annonçant le malheur et signalant qu'un drame était possible.

Tout cela se produisit un vendredi, et un village parmi les villages d'Égypte—non loin de la capitale—se transforma en l'un de ces champs de bataille où les hommes ne se combattent pas face à face, mais où le terrain lui-même est un piège tortueux, où certains tendent des embuscades à d'autres, où certains complotent contre d'autres, et où certains envoient la mort à d'autres par où ils ne l'attendaient ni ne l'espéraient. Les journaux nous ont appris qu'un groupe d'habitants de ce village avait attaqué l'une de ses maisons; les gens de la maison en fermèrent les portes, si bien que les assaillants entreprirent de briser la porte et de s'y introduire par force; et lorsque cela se révéla trop difficile, ils s'attaquèrent à l'un des murs de la maison pour le démolir, après quoi ils s'introduisirent dans la maison et tuèrent et blessèrent ceux qui s'y trouvaient.

Le petit détachement de police posté dans ce village sentit le trouble à son début, ou vers sa fin, ou en son milieu, et entreprit de le réprimer, mais n'y trouva aucun moyen. Il fit appel à l'autorité centrale, et des renforts arrivèrent alors que quatre personnes et plus avaient déjà été tuées et que le nombre des blessés dépassait la vingtaine. Le parquet enquête depuis lors. Avant cela, un village de Haute-Égypte avait également été attaqué; et avant ou après cela—je ne sais lequel—un autre village de Haute-Égypte s'était affronté à un autre encore. Ces deux affrontements firent des victimes, morts et blessés. Avant et après tout cela, les journaux nous ont appris que des gens sont parfois abattus sur la voie publique, et d'autres fois sur le seuil même de leur maison. Pendant ce temps, nos correspondants du Kawkab dans certaines provinces nous informent qu'un officier de police a frappé un homme à la tête et l'a tué, sur quoi l'administration lui a accordé un congé—pour se reposer, ou

pour faire quoi, je ne sais. Si vous racontiez cela, ou quelque chose de semblable, à un homme en lui parlant d'un autre pays, cet homme ne douterait pas un instant que vous lui parliez d'un pays où tout est allé à la ruine, où tout a tourné au pire, où le sang, la vie et les choses sacrées des gens sont devenus, aux yeux de tous, sans valeur. Et ce deviendrait alors le devoir même des autorités de ce pays de chercher, sérieusement et non par jeu, un moyen de restituer à la vie et aux choses sacrées leur valeur, et à la loi et à l'autorité leur majesté. Et peut-être cet homme n'hésiterait-il pas non plus à demander: comment se fait-il que le gouvernement de ce pays n'ait pas pris de mesures exceptionnelles pour protéger la sécurité et préserver l'ordre? Car les mesures légales ordinaires doivent sûrement être impuissantes à y parvenir, incapables d'y atteindre ou d'y arriver. Et si vous disiez encore à votre ami que les habitants de ce pays peuvent à peine laisser passer quelques jours sans que les journaux du matin ne leur apprennent qu'une bombe a explosé dans tel quartier, sur telle ligne de chemin de fer, ou près de tel bâtiment des services publics, votre interlocuteur ne douterait pas que la vie, dans un tel pays, n'est pas chose à aimer ni à désirer. Et pourtant, telle est, en ces jours mêmes, la situation de l'Égypte: tous ces incidents s'y produisent, tous ces crimes s'y succèdent, et ses habitants sont exposés à tous ces dangers—tandis que ses ministres prononcent des discours, tantôt à Windsor, tantôt à San Stefano, rappelant qu'« on a ri de la barbe des Égyptiens », et que les passions de l'opposition ont « aveuglé son discernement », avant d'embarquer sur des navires en direction d'un été heureux et doux, plein de plaisir et de repos, de luxe et de bien-être.

Quant à notre ministre de l'Intérieur—au témoignage des bureaux du Daily Telegraph, que confirment le Premier ministre, le ministre des Wakfs, le ministre des Traditions, le ministre de l'Agriculture et leurs partisans—notre ministre de l'Intérieur est le plus fort des ministres et le plus compétent des ministres, le plus capable de tous les ministres de satisfaire tout le monde et de gagner la confiance de tout le monde. Et cela est vrai de lui, sans aucun doute, car il ne prononce pas de discours, n'écrit pas, ne mentionne pas les Anglais, et ne mentionne pas les Égyptiens; il n'attaque de sa langue ni l'un ni l'autre camp, et ne défend de sa langue ni l'un ni l'autre. Il est, pour tout cela, bien disposé à recevoir l'approbation de tous—ne lui manquant qu'une seule chose pour atteindre cette approbation universelle: qu'il réussisse à accomplir le devoir pour lequel il s'est élevé au ministère, et pour lequel on lui a confié la vie, les libertés, les intérêts et les biens des gens—qu'il leur assure la

sécurité, la sécurité du peuple, et non celle du ministère, qu'il leur établisse véritablement l'ordre, et qu'il permette à chacun d'entre eux d'entrer dans une mosquée et d'en sortir sans être abattu sur son seuil, et sans que ce seuil ne soit teint de son sang versé illégalement.

C'est pour cela, avant toute chose, que le ministre de l'Intérieur s'est élevé à son poste; c'est à cela, avant toute chose, que le ministre de l'Intérieur doit s'appliquer; c'est à cela, avant toute chose, que le ministre de l'Intérieur doit consacrer son temps et ses efforts; c'est même pour cela, avant toute chose, que le Conseil des ministres se réunit, et c'est à cela, avant toute chose, que le Conseil des ministres doit s'occuper. Et pourtant le voilà occupé—plus urgemment, semble-t-il, que par la vie même de l'Égypte—à construire un garage pour les voitures du gouvernement à Alexandrie, à acheter des avions avant même que le congrès de l'aviation ne se réunisse, et à répondre aux bureaux du Daily Telegraph et à certains écrivains égyptiens dans la presse égyptienne. Et il est en vérité étrange que notre ministre de l'Intérieur soit, de tous les ministres, le plus capable, selon toute raison, de maintenir la sécurité et d'établir l'ordre, car c'est un homme qui a passé toute sa vie dans l'administration: il a servi de longues années dans la sécurité publique, de longues années à la direction de l'Intérieur, et il est aujourd'hui lui-même ministre de l'Intérieur. Il n'a pas emprunté son ministère à la magistrature, ni au barreau, ni à aucun autre domaine de la vie publique; il a au contraire pris en charge le ministère de l'Intérieur en pleine connaissance de ses affaires et en pleine maîtrise de son fonctionnement. C'est un homme de métier et de talent, un homme de discernement et d'expérience—comment se fait-il, alors, que la sécurité se soit dégradée et que l'ordre se soit troublé, sous son mandat, à ce point étrange et scandaleux? Serait-il, croyez-vous, simplement malchanceux? Ou serait-il, croyez-vous, trop occupé par des tâches qui épuisent son temps, ses efforts et ses compétences, au point de négliger la sécurité et l'ordre? Ou bien les affaires de ce pays se seraient-elles dégradées à tel point qu'il n'existe plus de voie pour les réformer, sinon que certains hommes s'en aillent et que d'autres leur succèdent? Cela, les ministres le savent, et tout le monde le sait, et les bureaux du Daily Telegraph le savent, et cette source digne de confiance qui a renseigné les bureaux du Daily Telegraph le sait aussi. Mais à quoi sert-il que cela soit su ou ignoré, tant que le mal continue de se produire et de se répéter, et que ses conséquences scandaleuses continuent d'apparaître, sans que presque personne ne s'en soucie—jusqu'à ce que l'Égypte soit devenue, oui, l'Égypte elle-même,

semblable à ces étendues désertiques dont les gens parlent, où une tribu pille une autre tribu, où une tribu fait la guerre à une autre, et où les hommes se vengent eux-mêmes les uns des autres. Que dire? Des nouvelles abondantes rapportent que le gouvernement d'Arabie saoudite a instauré, dans les déserts de la péninsule arabique, une sécurité dont l'Égypte ne peut même pas rêver: les razzias et les pillages y ont cessé, et les gens y sont en sûreté qu'ils voyagent de nuit ou de jour. Et pourquoi pas? Le gouvernement d'Arabie saoudite n'a pas de délégation parlementaire à combattre et à poursuivre, qui l'occuperait dans cette lutte et cette poursuite au point de le distraire de la chasse aux criminels et de la protection des vies et des biens.

Quoi qu'il en soit, les habitants de Nazlat al-Chawbak ont réussi à se venger les uns des autres; le Parti du Peuple a réussi à se venger du Parti unioniste; et le ministère a réussi à se venger des bureaux du Daily Telegraph. Notre ministre de l'Intérieur, si Dieu le veut, saura bien nous dire laquelle de ces vengeances mérite le plus son attention et sa réflexion.